

À Christian Prigent

La Science a fait et fera les noms propres, et nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulières toutes les fois que nous voudrons désigner des espèces différentes.

BUFFON, *D'une espèce à l'autre*, 1758

Tous les chiens éprouvent comme moi le besoin de poser des questions et j'éprouve, comme tous les chiens, le besoin de me taire.

KAFKA, *Recherches d'un chien*, 1922

1. Les mots sont muets. Pas les paroles qu'on s'adresse. Prononcée, une onomatopée « imite le son naturel de la chose qu'elle signifie » (Dumarçais, 1797). En criant, l'aye-aye articule les deux syllabes de son nom et se laisse aller à l'expression lassée qui le résume. L'aye-aye se nomme soi-même en vocalecte lémurien ; son nom dit : *je* ; il désigne un sujet qui, sans parler, se dit : c'est dire ce qu'il endure. Ce que faisant, la queue longue et lente du primate nocturne pend d'une branche comme une gousse ou un soupir. Son couinement à peine audible est sa voix de disparition. Chez nous coin-coin s'affirme moins universel. Souvent le nom des bêtes parle en leur nom : on appelle *chat* un chat.

2. Les mots se taisent. La langue qu'on mouille et qui se meut, se tait quand il faut : elle parle la *Langue* quand il faut. L'homme parle et prie ; il se tait : l'animal pas, qui crie, ronchonne, aboie et jacule. Par réflexe d'identification, discours et prières s'opposent puis remplacent le concert des voix zoophoniques.

3. « Sans paradoxe, ont vu le jour les choses que voici : pour elles, les hommes ont fixé des noms qui, séparément, les désignent, à chacun le sien. » (Parménide). Les noms n'appartiennent pas au monde des corps. Un nom prononcé ou évoqué et l'objet ou le corps advient dans la pensée. Le corps hélé peut être là — une idée du corps. Mais là où il est, il ne souffre ni ne fatigue. Imaginez le corps. Imaginée que le corps soit là.

4. L'homme né dans les eaux et le sang, vagit : il naît nu. Nu, l'homme né laid pas plus ver ni moins qu'un rat pelé. Né innommé, il existe, animal comme pas deux. En outre, apeuré, il crie. Ce cri anticipe le deuil de la parole et du silence qui s'ensuit. Plus tard il parlera les mots et les mots seront ses aveux de complice, de coupable ou de meurtrier. Il recevra un nom. Durable don qu'il portera *ad vitam* comme un faix. Le nom l'étrangle. Sur le cou, le lacet serré creuse un sillon de sang. L'histoire que véhicule le nom est cette saignée indélébile. Le nom nie l'homme : l'homme est son nom.

5. Après la culbute dans le monde d'en bas, après la

nudité vécue, le don du nom est indiscutable. L'homme est nommé, jamais *vaguement* nommé. Mais celui qui n'est plus *Quelqu'un*, celui qui a perdu son nom et qui retourne à l'anonymat est exclu du discours. Il est condamné. Il entre dans l'histoire. « Mon nom est *Personne* » dit Odysseus à Polyphème. « Je te mangerai le dernier, ami *Personne* » répond le cyclope.

6. Solange est son prénom honni. Elle voudrait s'appeler Claire, comme sa sœur honnie.

7. Les noms ne nous manquent pas. Il nous faut néanmoins des noms. Les voici : la truie Confuse en est un. Madame Suzy que le rat entend chialer dans la rectitude grammaticale, un autre. Fricherichet est celui de l'épicier du coin. Avec son fils — et leur phymosis aux deux — ils ne taquent plus les gargouilles. Ils vont au goujon, l'été. Ils finiront imprépuvés. En quatre, un nom de Nouvelle-Zemble, d'Ioujni précisément : Iléa Donachie ; en clair, Dodine. En chair, c'est une pauvre fille singulièrement coupée en biais, plus oblique et proéminente que la plupart de ses congénères. Plutôt élancée, elle a grandi

sans miroir. Elle lèche tout ce qui sort tiède, y met le doigt après la langue. Elle saute sur place dans ses bottes. Sa jupe brève bat. Son bas vissé sous la rotule est visé par des sourires malpropres. Elle s'en bat l'œil mouillé par l'effort.

8. Tous et le *sapiens* debout, l'*erectus* ânonnent, énoncent, discutent, vocifèrent et se disputent la même parole sans fin ni fond, disent les mêmes mots, la même mort — rien qu'une et une fois pour toutes. La même peur : le pou, le porc, l'homme et le rat sont sujets de la peur avant de l'être de la mort.

9. L'homme brusque effraie le bouc, le cerf, le coq et l'infâme gnou. Il apostrophe et dénonce ceux de l'autre espèce ou de l'autre race. Il sait que tous et toutes, de toutes origines, parleront en secret une langue unique. Tous seront morts. Tous apprennent de leur vivant et dans l'effroi la langue que, morts, ils tairont aux vivants : la *Langue* des morts.

10. Elles sont là, les bêtes, indistinguées dans leurs

peurs vives et les maux infligés. Toutes dans leur espèce et dans leur nom jusqu'au trépas. Toutes là, derrière les grilles, les murets et les clôtures; derrière leur peau et leurs paupières. L'homme, devant, les regarde avec envie ou commisération. L'homme et les bêtes sont tous faits comme des rats.

11. La visite au zoo s'éternise; et les jours qui suivent, tous pareils; et ceux qui leur succèdent et qui n'en finissent pas de s'en aller; et la vie qui passe comme de rien; et les aubes autrefois blanches qui ne s'extraient plus de la nuit; et les crimes qui s'y perpétuent... Bêtes, hommes, jours et faits, fondent le monde de la vie, « d'avance, là », « le monde pour nous tous » (Husserl, 1936), d'où nous venons et où nous sommes « comme dans une sorte de cercle », tout droit sortis d'un horizon de réalité indéterminée là, nécessairement, et maintenant. La présence vraie sous les mots qu'on cherche : faut pas chercher ailleurs.

12. Le rat qui mourra comme l'homme nommé qui meurt, est sans nom, sorti de la fente de la femelle d'où

sort ce qui n'a pas de nom. Le rat ne se tait pas. Il n'a pas appris le silence. Son corps pourtant le retient comme le corps de Solange retient son nom reçu et appris. Solange n'est qu'un nom à l'ombre d'elle-même qui dure depuis longtemps et encore après, longtemps.

13. « Sans doute, un chat ou tout autre vertébré, sans savoir dire *je*, ne se prend habituellement pour un autre que lui-même » (A. Comte, 1830). Fait de chair et d'os, d'humeurs et de sang, de fientes et d'excrétas, je suis l'homme qui narre et qui dis *je* et je prétends que l'homme, mon congénère, est un animal entièrement. Comme je suis, comme l'homme est et comme sont les animaux, tous nous mourons de trouille avant de mourir de la mort.

14. À la vue de Solange, Fricherichet, les deux — l'un franchement plus vieux que l'autre — portent la main à leur chapeau respectif et se découvrent mieux et plus que leur gland qu'ils n'ont jamais bien considéré.

15. L'effroi sue sur les murs aux abattoirs, dans les cages

et à l'hôpital. Pourtant, dans les clapiers ou dans la plaine nue, les animaux pensent à la femelle et à l'espèce. Ils copulent. Ils ont des saisons. Les mâles sont en rut; les femelles ont leurs chaleurs. Ils ne croient pas en dieu. De son trapèze, dieu s'étonne et s'interroge : « Pourquoi? » Ils souffrent. Ils pensent comme l'homme, mais n'ont pas la parole. Ils gémissent et s'égosillent; l'homme dit la souffrance et la peur. L'homme qui narre écrit la mort dont il ne sait rien. Nous disons d'abord : « L'amour est ravageur » sans quoi y aurait pas de meufs aux poils et tifs teints. Les bêtes sont pas pour contredire : elles brailent, fornicquent et se reproduisent « selon leur espèce ». L'homme? À l'avenant avec ses congénères.

16. Chaque chose commence... Le commencement désigne la partie antérieure ou liminaire d'un corps ou d'un « quelque chose » qui possède étendue ou durée; un pou minuscule commence ou finit quel que soit « le bout qu'on le prend ». La puce rit. Le pou tousse. Il n'est pas l'époux de la puce. L'homme incircis s'épouille, s'épuce et s'époussette seul. Le pou rampe et se cramponne : il change trois fois de peau

avant d'être un cas. Il craque alors sous l'ongle et tache le drap tiède.

17. Chaque corps a, dans la sphère des choses que je puis éprouver, sa durée propre. Il commence (où et pourquoi) et finit (où et comment?). Pourquoi un *étant*, debout et pensant, féroce et cruel en tous lieux, puant l'été, est-il en toutes saisons quelqu'un? Un homme? Il pourrait n'en n'être pas un : « *Non homme* n'est pas un homme : il s'agit d'un nom indéfini » (Aristote). Le visé répond d'un nom que, tout bien fondé, il ne mérite pas.

18. Adam Profus porte mal son nom comme sa croix. Il ne possède rien. Sa voix cassée, mal posée le sait pas dire. Ce n'est pas rien qu'il possède : il ne possède que la privation, qui est une forme négative de la puissance. En bref : « La puissance consiste dans la possession de la privation de cet état, s'il est possible de posséder une privation » (Aristote). D'où encore : la privation, cette puissance qu'Adam Profus possédait, lorsqu'elle s'accomplissait en acte, le privait de tout : il était comblé.

19. La consonne qui siffle et ouvre son nom tourmente, meurtrit et déchire Solange. Le phonème initial lui impose les verbes pronominaux réfléchis. Dépitée par ce précepte, Solange s'insurge puis s'affranchit. Elle s'agit enfin.

20. Parmi les animaux, le « quadrupède a quatre pieds » dit Bouvard à Pécuchet d'où : quatre pattes jusqu'en bas posées. Les autres en ont toujours un nombre pair souvent deux. Rarement (sauf de loin) la bête est plantée sur un pieu. Trois n'est pas non plus un compte. Le quadrupède, on l'admet, est organiquement le plus élevé dans la chaîne évolutive : le cheval marche, trotte et galope. L'homme n'a que deux allures ; il est une reculade : obsédé par son ego qu'il pourrait laisser derrière lui, il se redresse. Il part le matin à quatre pattes comme Œdipe. À midi il est debout, devant et derrière. Après ça se gâte, ça fait rire le sphinx qui, soit dit en passant, ne manifeste aucune compassion.

21. C'était longtemps. L'arbre baissait jusqu'à son ombre — une ombre égale peuplée d'ombres anciennes.

Il s'y ajustait tellement : l'arbre sortait de l'ombre, la voyelle d'une autre — comme une voix s'entend : la voix distincte du singe qui se hausse. J'étais assez petit je crois. L'âge alors j'en avais pas. C'est venu après quand je suis né — à peu près la veille du jour même, mais je ne peux l'affirmer. Après assez vite ça a mal tourné. « Tu comprendras sur le tas, tard » dit le singe en hausse, outré et en manque, dressé devant moi avec l'évidence d'un « ceci ». Il est dans l'arbre et dans l'ombre. La forêt est son fourre-tout. Mais loin d'ici il vit comme un baptisé de la première heure ; oint, il rejoint vite autant qu'il peut, la dernière venue.

22. Dans cette sale affaire qu'elle anticipe, la guenon, propre sous elle comme au figuré, se joue des guenilles et des haillons. Elle genuflecte et prie : c'est faux — prier n'est pas vivre. Les siens yeux pourtant s'embruquent. La chimpanzesse ne peut pas prier — ou alors à voix basse et on n'en parle pas. Prostrée et prosternée elle pousse son cri primal. Ça lui fait du bien. À nous aussi.

23. Le jour commence par la nuit. Dans le miroir du vestibule, Solange s'expose à l'aversion qu'elle a pour elle ; elle ne s'abandonne jamais sans réticences à ses besoins. Elle s'habille sans aucune raideur. Comme toutes, elle ôte et remet sur ses poils de rousse ancienne sa lingerie. Elle revêt chaque jour comme jamais sa nudité maudite. C'est le matin pas plus matin qu'un autre mais pas aux autres pareils. Pas plus proche du soir. Matin commun ni plus gris ni humide. Sans odeur. Matin nouveau pas pire mais, comme le monde, un peu trop grand pour Solange qui sort pourtant comme chaque jour et va vers sa nuit qui ne se mêle pas aux autres — toutes injustement confondues. Elle est sortie : c'est une femme à peine fendue mais polie qui dit avec délectation : « J'attends que la nuit choit ». La nuit l'épouvante. Elle s'éloigne tantôt à droite tantôt à l'opposé, vers le nord. Elle est avisée : elle ne croit pas à l'anachronisme du moment, installée comme elle l'est dans son présent propre. De ceux qui l'admirent, Solange dit : « Ce sont des riens, ce sont des ours, des ornements ; pour eux je tuerai ». Elle exècre le mérite reconnu.

24. Dieu est un sacré numéro; mais il ne porte son dossard que les dimanches après vêpres. Dieu ne compte pas sauf au loto : il ne craint ni les nombres avec les zéros ni les millésimes et les anniversaires. Dieu est éternel — qu'il dit depuis la nuit des temps. Il ne craint pas les allergies et les engelures. Il a des furoncles mal placés. Les peintres cachent les vilains bobos et l'impétigo qu'il a sur le menton par une barbe blanche qu'on peut sucer en levant les yeux. Il a l'air sévère : faut pas lui marcher sur les pieds qu'on voit jamais dans les peintures. Dieu ne craint rien ni personne. L'homme craint dieu... Pourtant dieu est un appointé comme un autre. Il se prend pour un VIP ou un travailleur social mais n'est pas exempt de critiques et de remontrances; à commencer par celle-ci : il est trop sûr de lui.

25. Les anciens ne parlaient pas de Suzy ou ils en parlaient mal, par énigmes, comme ils le faisaient d'un dieu obligatoire. Ils disaient : « La girl happée vouvoie les morts »; « Elle s'amenuise; elle s'extirpe de son for intérieur qu'elle a solide : on a du mal à la suivre »; « Elle arbore par instinct ses envies : elle essaie de résoudre le

trop et le plein. » Elle était pour eux insaisissable... Des yeux, ils la dévoraient.

26. C'est une fille simple pourtant, harcelée par dieu et les questions qu'il ne monnayait pas à son égard. Suzy menaçait *ab irato* de le faire descendre *manu militari* de son perchoir : « Vient me chercher » qu'il dit. Et elle : « Va te faire voir. » Et il y va : dieu se montre partout. Dieu est grave, putain. De lui, je ne connais que des formules absconses que je ne peux répéter. Suzy invoquait plutôt le dieu noir massif et velu des gorilles qui montait mieux aux arbres que le dieu courant. Il parlait moins : ça la reposait de ses dialogues sans queues ni crêtes, avec les poules cochinchinoises de basse extraction.

27. Insane, la blatte pieuse épie. Elle se signe comme une guenon. Elle zyeute la scène sacrée où figure le petit père, ses poils nombreux et ses travers : il va mieux. Elle raconte : Staline aimait les orques. Le soir finit toujours par venir même après l'ardu jour. Staline est assis. Il pense à l'usine de tracteurs de Kharkov. Il pense au Komitet. Il pense au goulag, aux morts nus et gelés, aux

os brisés, épars et pillés. Il pense au koulibiak, aux pirojkis et au bortsch que Martha lui sert tous les mardis. Après une lippée de doucette, il mâche quelques mots et se délecte d'un blinis chaud pas transmissible. Il triture et lisse sa moustache géorgienne. Il est aux anges. Il caresse distraitement le blanc du cétacé, sa carcasse rincée comme une langue et sa queue bilobée posée sur la ligne de l'horizon qui ferme son monde. Staline le flatte; il effleure l'ourlet nacré de son évent. Il lui dit sa messe très bas : « Crache ton feu et ta mitraille sur les gelés de Stalingrad et sur von Paulus qui les commande. » Aussi distraitement il caresse l'os lisse, sphérique et pierreux, que l'orque a là, planqué juste sous le croupion. Staline parle japonais : il chuchote à l'épaulard : « Mon tout fou ! Mon tout fou ! ». L'orque exulte. Les yeux bleus rivés sur les cieux bleus. Il tombe bientôt dans la béatitude et plonge, direct, en apnée, dans la mer de Barents. Staline se tait. Il est seul désormais. Tristesse du petit père. En ouzbek, tofu se dit *ohmscrolz*.

28. D'humeur vespérale le blaireau montre des dispositions particulières pour l'extirpation des maux et des

échardes surtout les soirs d'hiver quand il entonne le chant des défunts. Il est chagrin, éploré, écrasé par le pittoresque ou le tram-tram du quotidien, soit : les limaces qu'il avale tout crues avec un chuintement mou, les heures où il s'adonne à des postures avantageuses avec la dame, la langue qu'il plonge dans l'étrangère gutturale, les viscères qu'il a plutôt bien disposés et sans aléas.

29. Le blaireau griffe et gratigne : Champollion le sait. Il se rase bien ras et regarde Ramsès droit dans les yeux. Ramsès est son chat, raide comme un Ramsès du Caire ; les deux du même nom et de même couleur : bitume de Judée. Ledit Ramsès — pas le félin mais le racorni dans la vitrine du musée — défit les Hittites à Qadesh. C'est dans les livres : c'est mieux que rien. Naguère le blaireau jubilait. Il se disait tassé, réduit à l'os du pot-au-feu. C'est dur à avaler...

30. La puce qui tousse du peuple qui saute, s'appelle Thérèse. Rapport à la sainte bénie de partout jusqu'aux orteils. On voit son doigt ou ce qu'il en reste : un rognon d'os autrefois leste, jauni, incarné dans l'ongle, taille et

couleur d'un noyau de datte, mis dans une boîte à Lisieux. Attention ! Les yeux et le poumon, on les voit pas.

31. De plus, de la sainte à peine esquissée, je dis encore pour être précis : elle a des extases, la tuberculose et ses règles parmi lesquelles celles du carmel ne sont pas les plus rigoureuses. Elle se vautre dans son quant à soi qu'elle a quasi divin mais ne fait que s'y tenir en pied. Ses os du carpe ailleurs que là et multipliés : on est loin du compte. La supérieure décline près du zéro les manquants à *minimum minimorum*. Au carmel, l'été, Thérèse, les nonnes et les novices s'ennuient sec. Avec le fond de reliques et d'osselets, elles font le S majeur, le I réglo, le ponton, l'échine, le creux nuptial et le quatre sauté. Des figures de style simple, version maux du siècle. L'ongle l'a dans l'autre os à demeure, dans les flonflons de l'orgue, les linges amidonnés, les chasubles brodées et le sirop d'orgeat.

32. Les lendemains font peur à Solange comme des hienchs.